

passer ; mais quoique nos esclaves, les chevaux pourraient être nos amis, chez les cultivateurs surtout, et les hommes y gagneraient matériellement, par le plus grand profit qu'ils tireraient de ces compagnons de leurs travaux, et moralement, par des jouissances qui sont complètement ignorées du plus grand nombre d'entre eux.

On pourrait encore citer bien des faits prouvant l'intelligence des chevaux.— J'en ai connu un qui, s'il croyait ne sortir que pour une promenade, était d'une vivacité et d'une gaieté souvent gênantes pour son cavalier ; mais si un portemanteau ou un manteau étaient attachés derrière la selle, il comprenait qu'il partait pour une longue course ou un voyage et qu'il devait ménager ses forces, il était alors aussi calme et aussi raisonnable qu'il l'était peu dans d'autres circonstances.

Lorsque j'étais encore enfant, mon père avait une belle jument normande qui a vieilli chez lui. Elle avait un service très-doux, elle allait au cabriolet et, au besoin, elle transportait de la campagne à la ville et de la ville à la campagne, du bois, du fourrage, du fumier, etc.—Voyez cette ingrate bête, me disait un jour le bon Charlot, c'est moi qui la nourris, qui la soigne, je ne la bats jamais (effectivement, je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu se servir d'un fouet), et quand c'est moi qui la conduis, elle va comme un cheval de charrette ; si elle entend la voix de votre père, elle porte la tête et la queue hautes et elle part au grand trot : on dirait qu'elle sait que votre père est le maître et que je ne suis que le domestique. Je voyais que Charlot me disait vrai, mais alors je ne comprenais pas le pourquoi, et j'y ai souvent pensé depuis. Cette jument, attelée à une charrette, conduite par le domestique, et exécutant des transports quelque peu pénibles, allait ordinairement au pas, tandis qu'au cabriolet elle trottait ; mon père ne la conduisait jamais qu'au cabriolet et il y avait en lui quelque chose de plus décidé et de plus impératif que chez Charlot ; mais ce qui est encore à remarquer, c'est qu'il y avait deux harnais, l'un commun et grossier, l'autre brillant et garni de boucles plaquées en argent. Or, j'ai la conviction que le cheval est glorieux et qu'il est fier d'un brillant harnachement. Le mulet, enfant de la jument, est glorieux aussi. Quand le roulier provençal gronde le mulet qui marche à la tête de l'attelage et le dirige, il le menace de lui ôter sa sonnette, et s'il veut lui infliger une sévère punition, il lui ôte effectivement ses sonnettes et son panache et il l'attache derrière la voiture.

Ainsi les chevaux ont la mémoire des bons et des mauvais traitements, ils sont reconnaissants du bien qu'on leur a fait, ils aiment et ils respectent le maître qui sait se faire respecter et aimer, ils sont sensibles aux reproches et aux louanges, à la honte, à la parure, à la musique ; voilà bien des moyens, pour celui qui aura le talent d'en faire usage, d'agir sur eux sans recourir aux coups.

Dans le siècle dernier, on croyait encore que les enfants ne pouvaient pas être élevés sans coups, et les verges jouaient un grand rôle dans l'éducation des enfants des princes, comme des plus petits bourgeois.— Qui aime bien châtie bien, disaient nos grands-pères.— On a reconnu que ces moyens de violence étaient au moins inutiles, et les animaux doivent aussi s'en ressentir. Le fils du paysan qui, enfant, aura été moins battu, sera charretier moins battant, les cultivateurs ayant de meilleurs chevaux, d'une valeur beaucoup plus grande, leur donneront plus de soins et ne souffriront pas qu'ils soient maltraités. Ils comprendront d'abord que leur intérêt est de soigner les chevaux, instruments de culture, puis ils aimeront les chevaux intelligents, bons et reconnaissants. Enfin, j'espère que l'on s'occupera aussi de l'éducation des hommes auxquels on confie les chevaux, et ma conscience me dit que j'aurai fait une bonne œuvre en contribuant pour ma faible part à ces améliorations.— *Suite au prochain numéro.*